

# L'ÉCHO DU PEUPLE

## LA GREVE MINIERE : EST-CE UNE OPTION ?

Depuis plusieurs semaines, on entend abondamment parler de la grève des mineurs. En effet, plusieurs mines du Nord de la France sont en grève, les ouvriers refusant de se mettre à l'ouvrage par suite d'un nouveau tarif qui paie les ouvriers à la berline mais aussi qui les oblige à solidifier leur boisage, et par conséquent de passer plus de temps à travailler dessus. Il n'y a pas que le nombre de berlins remontés qui baisse, mais aussi leur revenu. Leurs difficiles conditions de vie les ont également poussé vers cette décision. En effet, pendant qu'ils « crèvent de faim », leur Compagnie encaisse les millions. Pourtant, une mine, une seule, celle de Jean-Bart, résiste. Nous la visitons aujourd'hui, avant de nous rendre à Montsou, où habitent les déclencheurs de cette révolte minière.

À quatre heures et demi du matin, tout

comme les mineurs, nous sommes devant la fosse. Au fond des ténèbres, on la retrouve bien, dans un pli de terrain, avec ses bâtiments de bois et de briques, la salle des machines et la haute cheminée d'un rouge pâle, tout cela tassé, l'air mauvais. De ce tas écrasé de constructions, d'où se dresse la silhouette d'une cheminée d'usine, noyée de nuit et de fumée, monte une voix, la respiration grosse et longue d'un échappement de vapeur. Vêtus de toile grise ou bleue noircie par le charbon, la taille serrée, par une large ceinture de cuir et chaussés de lourds brodequins cloutés, les mineurs reçoivent leur lampe à huile et prennent place dans le « puits ». On descend alors à une vitesse stupéfiante, 500, 800, 1000 mètres sous la terre ! À l'arrivée au fond, la marche commence vers le chantier, plus d'une heure parfois dans ce labyrinthe de galeries ! Les

ouvriers sont groupés dans des équipes de 3 à 6 hommes.



*Un mineur chargé de ses lampes à huile*

Alors, à coups de pic, les haveurs abattent le charbon, les pelleteurs remplissent les bennes, des trains de berlins pleines ou vides passent et se croisent continuellement. Mais, le plus étonnant pour nous c'était les brusques changements de température. Malgré la fraîcheur en bas du puits, à mesure qu'on

s'enfonce dans les autres voies, le vent tombe, et une chaleur suffocante, une chaleur de plomb croît. Le toit en pente descend si bas qu'on doit marcher cassé en deux pour ne pas se meurtrir la tête. À huit heures du matin, le travail s'arrête, on « fait briquet », c'est-à-dire qu'on déjeune une double tartine de pain garnie de beurre ou de fromage. C'est une brève pause avant la reprise du travail, les mineurs passant en tout neuf heures et demi par jour au fond de la mine. À treize heures, c'est le retour aux corons où attendent les femmes. À ce rythme, le mineur descendu à la mine vers l'âge de 13 ou 14 ans atteint rarement l'âge de la vieillesse. La mine tue lentement ou soudainement, par la maladie ou par l'accident ! Le mineur est toujours à la merci d'une maladresse ou d'une fatalité, et pourtant, quand on demande aux mineurs de Jean-Bart pourquoi ils ne font pas grève, pourquoi ils ne se battent pas contre cette injustice sociale et cette exploitation, ils répondent d'une voix étouffée et bégayante : « Que voulez-vous ? J'ai une femme, j'ai des enfants, il faut du pain ! ».



*La mine de Jean-Bart*

Contrairement à la mine, à Montsou pèse un lourd silence. C'est l'usine morte, ce vide et cet abandon des grands chantiers du travail par la grève, où dort le travail. Les larges rues de maisons basses et peinturlurées fournies par la Compagnie abritent chacune une famille différente. Au-delà, dans la plaine rase, on discerne Marchiennes, la forêt Vandame, et les vastes champs de blé ou de betteraves. On s'est rendu dans la demeure des Maheu, famille nombreuse avec une particularité : elle abrite Étienne Lantier, le déclencheur de cette grève. L'intérieur, quasiment identique entre les corons, est bien modeste : on y trouve une grande pièce, l'équivalent de nos salles à manger, qui donne sur la rue, appelée « pièce de devant ». Ensuite vient la cuisine et l'arrière cuisine, où sont déposés plusieurs ustensiles. En haut deux chambres, une pour les parents, une pour les enfants. Finalement, une

cave et un jardin. La Maheude, mère de famille, et sa fille, Catherine, nous parlent d'une matinée chez elle avant la grève, constamment interrompues par les violents accès de toux du grand-père, crachant du noir. Ceux qui partaient à la mine se levaient à quatre heures. Catherine nous avoue qu'une habitude des jeunes mineurs, celle d'écouter leurs voisins se préparer à travers les murs avec ses frères, était un des moments les plus heureux de la journée. Elle descendait ensuite préparer les doubles tartines de midi avec ce qu'ils avaient, souvent pas grand-chose. Ils partaient ensuite à la mine. La Maheude, en attendant leur retour, prenait soin des petits, mais surtout essayait de négocier de la nourriture avec l'épicier et de l'argent avec les bourgeois. Leurs repas étaient le plus souvent constitués de vermicelle, de soupe, mais dorénavant de presque rien. Elle attendait ensuite son homme et le reste des enfants avec la grande bassine d'eau chaude dans laquelle tout le monde se lave dans le salon.



*Corons de Montsou*

Pour finir, après les conditions de vie à la mine et à la maison, on s'est intéressés à Étienne Lantier, le visionnaire de cette grève. Dans la cuisine des Maheu, il explique, avec le sang qui remonte au cœur et la fièvre de la révolte, les raisons de cette grève : « Pourquoi la compagnie serait-elle la plus forte, dans cette guerre du travail contre l'argent ? La victoire nous coûtera cher, ça pour sûr, mais nous compterons les cadavres après. Autant que le coron crève d'un

coup si c'est pour crever en détail de famine et d'injustice. »

Il aborde ensuite les nouvelles lectures qu'il a faites au cours des derniers mois, des histoires vagues où les mères sauvaient les enfants de l'esclavage en leur cassant la tête sur le pavé, où les hommes se laissaient mourir d'inanition plutôt que de manger le pain du tyran. C'est cette gaieté rouge qui l'exalte, qui le tire de sa crise noire de tristesse, chassant le doute et la lâcheté. Étienne aime être le chef, il aime se voir obéir jusqu'au sacrifice. Et, dans ces réveils de sa foi, il s'imagine ses rêves les plus fous : « mon refus du pouvoir, et l'autorité remise entre les mains du peuple ». Espérons que le sacrifice de ces ouvriers qu'est la grève ne soit pas vain, et qu'il réussisse à

légiférer les droits du travailleur, de sorte que l'employeur, aussi puissant qu'il soit, n'ait pas que des droits mais aussi des devoirs. Les mineurs ne peuvent rester sans protection légale face à une exploitation qui ne sert qu'à maintenir ou à accroître le revenu de leurs patrons.

De tout ça, chers lecteurs, on retient une chose : les ouvriers, pris d'une fureur de bataille, ont le besoin d'en finir avec la misère, même au prix de la mort. Que leur reste-t-il à perdre ? Leur vie. La victoire semble certaine pour les mineurs, il ne reste qu'aux charbonniers du Voreux d'adhérer en masse à l'Internationale.